

Les Magdalene Sisters au grand écran : un enfer très catholique

Autor(en): **Chaponnière, Martine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[91] (2003)**

Heft 1473 [i.e. 1472]

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-282554>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les *Magdalene Sisters* au grand écran

Un enfer très catholique

En marge du film *The Magdalene Sisters*, Mary Norris, une ancienne pensionnaire des couvents *Magdalene* irlandais, témoigne. De brutalités en vexations, la réalité dépasse la fiction.

TRADUIT ET ADAPTÉ DU *DAILY TELEGRAPH*, 2 MARS 2003,
PAR MARTINE CHAPONNIÈRE

«Ces endroits, c'était le goulag irlandais des femmes, raconte Mary Norris. Une fois la porte passée, on laissait derrière soi toute dignité, toute identité et toute humanité. Nous étions enfermées, n'avions aucun contact extérieur, ne touchions pas de salaire alors qu'on travaillait 10 heures par jour, 6 jours par semaine, 52 semaines par an. Quand je pense que les religieuses faisaient ça au nom d'un Dieu d'amour ! Moi, je disais à Dieu que je le haïssais».

«Ces endroits», c'était les *Magdalene Laundries* : des couvents irlandais équipés d'énormes buanderies dirigées par des sœurs, créés au début du XIX^e siècle comme refuges pour les prostituées. Cent ans plus tard, ces couvents étaient devenus des prisons dans lesquelles le prêtre pouvait envoyer les jeunes filles et jeunes femmes catholiques «en danger moral», autrement dit des mères célibataires (souvent tombées enceintes à la suite d'un viol ou d'un inceste), voire n'importe quelle jeune fille au comportement sexuel un peu trop hardi.

Nombre des pensionnaires n'ont plus revu plus jamais leur famille ni le monde extérieur avant d'être enterrées anonymement dans des tombes communes. Elles sont des dizaines de milliers à faire partie des «disparu-e-s» irlandais.

L'aînée de huit enfants, Mary Norris a été enlevée à l'âge de douze ans à sa mère parce que celle-ci, devenue veuve,

entretenait une relation amoureuse avec un fermier du coin. Comme elle, ses cinq sœurs et deux frères ont été placés en orphelinat par le juge. Puis, de dix-sept à dix-neuf ans, Mary a travaillé à la buanderie *Magdalene* de Cork qui a fermé en 1994 (le dernier «couvent» de *Magdalene* a fermé en 1996).

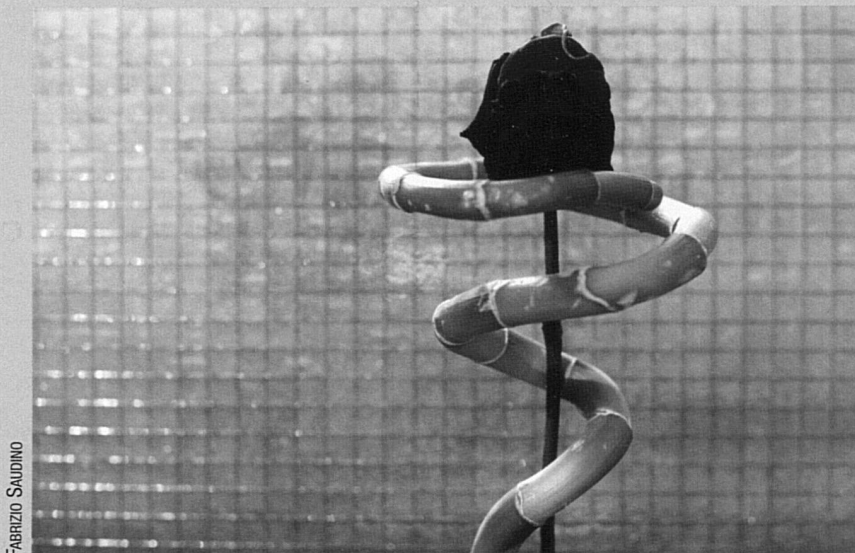
Toute honte bue

«Beaucoup pensent que dans son film, Peter Mullan a exagéré les faits pour faire plus dramatique. Mais moi je vous dis, la réalité des couvents était dix fois pire. Il y a par exemple une scène où une fille pleure dans le dortoir et une autre vient la consoler. Cela n'aurait jamais pu arriver. On n'avait pas le droit d'avoir une conversation privée. Dans le film, encore, les filles ont parfois un aperçu du monde extérieur. Mais nous étions complètement enfermées et tout ce qu'on voyait d'extérieur, c'était le ciel. Beaucoup de « survivantes » refusent de parler de leur expérience dans les buanderies, mais moi je n'ai jamais eu honte d'avoir vécu là. C'est l'Eglise qui devrait avoir honte. Maintenant ils disent qu'ils regrettent, mais ce qu'ils regrettent vraiment, c'est que ça se soit su. Nous n'avions aucun droit, on nous prenait même notre nom. Quand je suis arrivée au couvent, une sœur m'a dit : «On ne peut pas vous appeler Mary, c'est un nom sacré, on vous appellera Myra». Et pendant deux

ans, je me suis appelée Myra. On nous rabaisait tout le temps, on nous disait que nos familles nous avaient abandonnées, parfois les nonnes nous battaient. Nous n'avions même pas le droit de parler. Quand on était assises en cercle en cousant, ou la nuit au dortoir, les religieuses plaçaient toujours des femmes plus âgées pour séparer les jeunes filles. Ces femmes plus âgées étaient les yeux et les oreilles des nonnes et si nous essayions de parler, elles rapportaient tout. Pour ne pas parler aux autres, on devait prier, prier, prier toute la journée. Nous n'avions aucune lueur d'espoir, je me sentais comme un animal en cage, c'était l'enfer. On travaillait des heures durant, nettoyant, blanchissant, repassant pour tout Limerick : hôtels, hôpitaux, écoles. Les nonnes faisaient payer, bien sûr, mais nous, on n'a jamais vu un sou. Tout le monde savait que ce n'était pas les nonnes qui faisaient la lessive, mais tout le monde se taisait».

Mary Norris a eu de la chance. Un jour, les nonnes ont reçu une lettre d'une tante d'Amérique s'enquérant de sa nièce. Les religieuses avaient toujours peur d'un regard extérieur, surtout américain. Elles relâchèrent la jeune fille. «Sans doute contre de l'argent», commente Mary.

Aujourd'hui, Mary Norris a septante ans et est retournée en Irlande après avoir vécu à Londres parce que, dit-elle, «partir pour l'Angleterre m'a sauvée, mais je reste Irlandaise, pour le meilleur et pour le pire». •



FABRIZIO SAUDINO